

Paris, le samedi 8 octobre 2005

Eglise de l'Annonciation

À l'occasion des funérailles de M. Jean Cazeneuve

Hommage à Jean Cazeneuve

prononcé par

M. Henri AMOUROUX,

Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques

Jean,

Je crois ne vous avoir jamais appelé Jean au cours de nos trente ans de vie à l'Académie, non plus que dans ce bel appartement du boulevard Lannes, en plein ciel parisien, où, en compagnie de Germaine, vous accueilliez vos amis avec ce sourire, votre sourire qui n'était nullement de circonstance mais reflétait votre âme et l'optimisme dont elle était habitée..

Chacun de vos confrères de la section de morale et de sociologie aurait, bien mieux que moi, dit votre vie, parlé de votre œuvre, évoqué la Khâgne du lycée Louis-le-Grand ; l'Ecole normale supérieure où, écrivez-vous, « exténué et tremblant » vous fûtes reçu en 1937 ; les cours de philosophie de Léon Brunschwig ; votre attention attirée sur Ravaisson et sur l'aspect le moins connu de l'œuvre du philosophe qui ouvrait cependant la voie d'un nouveau spiritualisme dans lequel s'engagerait un jour bergson. Et mes confrères auraient parlé avec profondeur et talent de Marcel Mauss, neveu de Durkheim, précurseur dont Lévi Strauss aimait se réclamer, de Marcel Mauss dont les étudiants avaient coutume de dire « Mauss sait tout ».

A la science de Mauss — auquel, en 1968, vous rendiez hommage en lui consacrant le premier de vos livres de sociologie — vos dix-neuf ans doivent la découverte, non certes de la notion de « mana » mais la conviction de l'existence d'une force personnelle et impersonnelle, immatérielle, mais immanente aux choses et aux êtres, répandue dans toutes les civilisations archaïques et rattachée à notre temps sous le bien vague concept de « chance ».

Pour les Mélanésiens, une flèche qui atteint son but a du « mana », Et, Jean, votre existence a été placée sous ce signe bénéfique. Toutes vos flèches ont atteint la cible désirée.

La défaite et la captivité vous inspireront un très neuf essai sur la psychologie du prisonnier de guerre. Libéré des camps, choisissant on le comprend, le « grand large », vous

allez vivre deux ans en Egypte et vous passionner pour cette Egypte pharaonique où médecine et magie étaient liées, avant, pour un long séjour, d'aller vivre chez les Indiens du Nouveau Mexique qui n'étaient plus alors que 250 000.

Dans la réserve Zuni, vous étiez le seul blanc avec un hollandais, né dans la tribu, élevé avec les autochtones, connaissant coutumes et rites, plus Indien peut-être que les Indiens, puisque c'est à lui, parfois, que les anciens venaient demander les paroles d'un chant ou le thème d'une légende oubliés. C'est à votre séjour parmi les Indiens que l'on doit ces livres *Les dieux dansent à Cibala*, *Les rites et la condition humaine*, *La mentalité archaïque*, qui, peu cités aujourd'hui, étaient sans doute les plus proches de votre cœur, car les plus authentiques, des livres écrits sans souci de presse, ou de prix littéraires, avec le sentiment d'être les transmetteurs de messages qui venaient presque du début du monde.

Après votre séjour en compagnie des Peaux Rouges, le XX^{ème} siècle allait vous rattraper. Mieux que moi, mes confrères auraient dit le « mana » qui vous a inspiré lorsque vous avez demandé à Pierre Maxime Schuhl d'être votre directeur de thèse. C'était l'homme le plus affable, c'était également le meilleur spécialiste de Platon. Et, par bonheur pour vous, pour vos travaux, vos passions, il avait découvert de notables analogies entre le grand philosophe et certaines des croyances répandues en Afrique noire... Les hasards d'une vie feront de vous, en 1973, dans notre section de Morale et Sociologie, le confrère de Pierre Maxime Schuhl,, élu, lui, trois ans plus tôt. Le « mana » ? Certainement lorsque « grand enfant aux tempes grises », vous épousez à 48 ans Germaine « une blonde, écrivez-vous, qui alliait la beauté à l'intelligence ».

Et puis la vie se précipite, Avec ses tournants, qui sont pour vous des tournants heureux puisque vous êtes, en 1960, le premier sociologue à consacrer un livre aux problèmes de la télévision. Livre qui sera suivi de bien d'autres et, notamment, de cet ouvrage *L'homme téléspectateur* dont, bien mieux que moi, aurait parlé mon confrère, votre ami Jean Cluzel, comme il aurait parlé de votre activité au sein de ce qui s'appelait encore l'O.R.T.F., de votre action à la tête de TF1 où Jean-Louis Guillaud vous secondera si efficacement. C'est vous qui accueillez, en 1977, Raymond Barre et François Mitterrand pour un duel télévisé qui restera mémorable et les photos vous montrent — toujours avec le sourire— recevant tous ceux qui, après De Gaulle, découvraient le pouvoir politique de la télévision.

Le « mana » encore. A la Sorbonne, c'est à la suite d'une compétition entre cinq candidats que vous avez succédé à Georges Gourevitch. A l'Académie des Sciences morales et politiques, au fauteuil qui avait été notamment celui de Tocqueville, c'est encore à la suite d'une compétition entre cinq candidats, que vous succédez à Maurice Reclus.

Vos confrères des Sciences morales et politiques sont ici ce matin, avec des amis qui vous ont accompagné à la Sorbonne, à la Télévision, au Conseil de l'Europe où vous représentiez la France, avec le titre d'ambassadeur. Ils revivent des moments de votre vie qui ont été des moments de leur vie. Ils pensent à vos livres, à quelques uns de plus étonnants jamais publiés sous la plume d'un membre de l'Institut en un temps où même les plus heureux des hommes se veulent tristes : *Aimer la vie* ; *Psychologie de la joie* ; *Les roses de la vie*, qui porte en sous-titre *Variations sur la joie et le bonheur*, livre paru en 1999 à la fin d'un siècle de fer, à l'aube d'un siècle de feu où l'on peut se demander, c'était l'interrogation de l'un de vos livres, si le sacré aura encore un rôle, un sens ?

Aimer la vie... vous avez aimé la vie, Jean, malgré toutes les traverses et dans toutes les situations, A TF1 n'avez-vous pas — toujours votre sourire — mis l'humour à l'honneur donnant l'antenne à Desproges, Pierre Bonte, Piem, Collaro et bien d'autres. Sans doute, dans ces dernières années, et vous l'avez regretté, l'humour est-il devenu vulgarité. Mais ce que vous aviez initié ouvrait une porte de saine gaieté dans la morosité du temps. Vous n'êtes pas responsable de ce qui a suivi.

Vient la dernière flèche... Jean, ce n'est pas de votre arc qu'elle est partie.

Vous reposez maintenant et, sur votre cercueil, je voudrais y placer quatre vers de Jules Supervielle. Peut-être vous feront-ils sourire... pour la dernière fois. Ils disent l'essentiel... lorsque plus rien ne compte, ni les médailles, ni les titres, ni les honneurs et que reste seul l'amour de ceux qui vous ont aimé.

Le poème a pour titre *Dieu invente l'homme*. Dieu forme l'homme, lui donne la parole, le met debout, l'assoit à une table avec une femme en face de lui, le fait vivre, aimer, combattre, gagner et, un jour, puisque tout doit finir, lui dit :

*Je veux que tu sois périssable
Tu seras mortel mon petit
Je te coucherai dans le lit
De la terre où se font les arbres*

Adieu Jean.